

**« L'action par dévoilement »**

*Entre l'aube et le jour* de Hélène Brodeur / *Vulpera* de Suzanne Robert

Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*. Chroniques du Nouvel Ontario, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1983, 200 p.  
Suzanne Robert, *Vulpera*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1983, 123 p.

Gabrielle Poulin

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1983). Compte rendu de [« L'action par dévoilement » : *Entre l'aube et le jour* de Hélène Brodeur / *Vulpera* de Suzanne Robert / Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour*. Chroniques du Nouvel Ontario, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1983, 200 p. / Suzanne Robert, *Vulpera*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1983, 123 p.] *Lettres québécoises*, (31), 18–20.



# «L'ACTION PAR DÉVOILEMENT»

## Entre l'aube et le jour

de Hélène Brodeur

### Vulpera

de Suzanne Robert

«La prose est utilitaire par essence [...] La prose est d'abord une attitude d'esprit: il y a prose quand, pour parler comme Valéry, le mot passe à travers notre regard comme le verre au travers du soleil<sup>1</sup>.»

### Entre l'aube et le jour

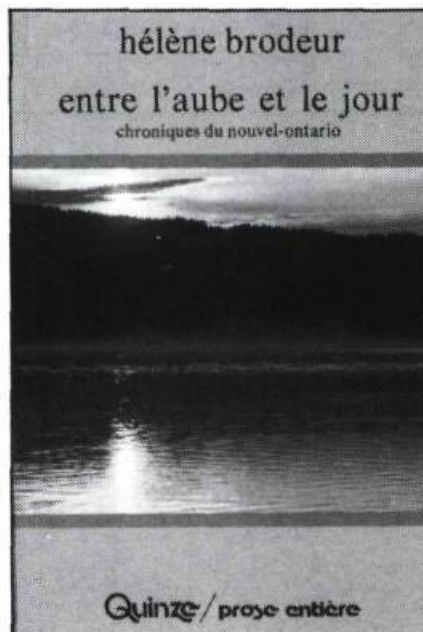
Les *Chroniques du Nouvel Ontario* d'Hélène Brodeur et les romans de Suzanne Robert n'ont pas grand-chose en commun. La collection «Prose entière», dont font partie ces deux oeuvres, «réunit toutes proses dont l'écriture justifie les thèses ou les thèmes, et les auteurs qui les proposent et les lecteurs qui s'y lisent». Il ne faut donc pas chercher à justifier d'une façon plus subtile, si ce n'est par le jeu des circonstances, le rapprochement de deux textes très différents dans la chronique que je propose aujourd'hui à des lecteurs en vacances...

Il y a deux ans, les Quinze publiaient *Chroniques du Nouvel Ontario — La Quête d'Alexandre*<sup>2</sup>, qui a valu le Prix Champlain à Hélène Brodeur. Depuis ce temps, en plus de traduire elle-même en anglais ce premier volume des *Chroniques*<sup>3</sup>..., Hélène Brodeur a réussi à rédiger le deuxième volume: *Entre l'aube et le jour*<sup>4</sup>, dont elle a également commencé le travail de traduction, tout en poursuivant ses recherches sur les origines et l'histoire de la population canadienne-française de l'Ontario. Cette histoire «héroïque», elle a choisi pour la raconter le ton à la fois détaché et fervent du conteur. Si elle ne craint pas de rebaptiser les villages et les gens, de faire

entrer dans la chronique des personnages imaginaires, elle reste cependant fidèle à la mémoire des «Anciens» dont elle a entendu tant de fois les récits quand elle était encore une toute petite fille. Dans le Nord de l'Ontario, où elle retourne souvent pour compléter sa documentation, réentendre les voix de l'enfance ou simplement retrouver «son monde», on la reconnaît, on l'accueille, on lui fait fête. Et qui plus est, on la lit. La meilleure preuve de la vérité des *Chro-*

*niques*..., c'est cette fierté et cette gratitude des gens simples qui ont continué, après la parution du premier tome, de raconter l'histoire qu'ils ont faite, eux et leurs ancêtres, de leur sang, de leur sueur et de leurs larmes, à celle qui, venue du Québec à l'âge de quatre ans, a grandi au milieu d'eux.

Dans ce coin de pays, les étés sont si courts que trop souvent les fleurs gèlent sur leur tige avant même d'avoir pu former leur fruit. Les souvenirs aussi sont fragiles. Hélène Brodeur sait qu'il est urgent de les recueillir avant que les derniers témoins du «recommencement» ne s'en aillent. Elle doit se hâter aussi de déposer entre les mains des «Anciens» ces fruits de la mémoire qu'ils n'avaient pas cru peut-être pouvoir rattrapper et transmettre, intacts, à leurs descendants. Toute cette histoire entre l'auteur des *Chroniques* et les témoins des origines en est une de partage et de fidélité. Hélène Brodeur a appris que l'on goûte un plaisir d'une qualité exceptionnelle quand, par hasard, comme l'écrivait Jules Romains, «on peut raconter quelque chose d'entièrement vrai qui vous fasse autant d'honneur qu'un mensonge». Aux pionniers francophones du Nouvel Ontario, à leurs ancêtres du Québec et à leurs descendants, où qu'ils se trouvent, Hélène Brodeur présente, comme un miroir



rempli de leurs ombres vivantes, ces pages dans lesquelles elle ne craint pas de réinventer la vérité.

Le premier volume des *Chroniques*, on s'en souvient, s'attachait à l'histoire d'Alexandre<sup>5</sup>, un jeune homme promis au sacerdoce, qui s'était rendu dans la région du Nouvel Ontario pour retrouver les traces de son frère, disparu depuis l'incendie de juillet 1911. Après avoir été entraîné dans des aventures et sur des sentiers qu'il n'avait pu imaginer, Alexandre quitte ce pays où le feu vient de s'abattre une nouvelle fois; il quitte la femme qu'il aime, l'enfant qu'elle porte et disparaît.

Ceux qui croyaient retrouver le héros du premier livre dans le deuxième volume des *Chroniques*... seront peut-être déçus. Des années ont passé; Rose a vieilli. Son fils est un grand adolescent qui ressemble à Alexandre. Mais Alexandre ne reparait pas. Pas encore! Aux pas de quel personnage, le lecteur s'attachera-t-il maintenant pour revoir et revivre une autre période de l'histoire de cette colonisation? Une fois éteint le terrible incendie, une fois maîtrisée la passion d'Alexandre, il semble qu'il ne soit resté pour la génération des survivants que des cendres, des brûlés et des petits espoirs quotidiens et monotones. Ramasser des bleuets, faire pousser des choux, enseigner le catéchisme, la grammaire et le calcul à des enfants pauvres et affamés, que le destin a déjà condamnés. Tous les efforts semblent dérisoires. La petite misère alimente les envies et les rivalités. Perdu dans son rêve de survivance collective, le vieil Achille, incompris même de ceux qui se sont donné pour mission de répandre et de conserver les valeurs des Franco-Ontariens, se fait tuer bêtement en face de l'édifice du journal *Le Droit*. La récolte de choux de Germain est saccagée. Les jeunes rêvent d'amours impossibles...

De ce nouveau livre, Hélène Brodeur a presque complètement évacué le romanesque au risque de mettre en péril l'unité de l'oeuvre. Mais, au jeu du qui-perd-gagne, les chroniques triomphent. Finalement, les idylles qui se font et se défont entre les adolescents constituent des faits parmi d'autres. Le lecteur leur accorde peu d'importance parce que l'analyse psychologique, elle aussi, est évacuée. Celle qui écrit les chroniques n'a que faire des états intérieurs: on lui a



Hélène Brodeur

raconté des faits; elle les a enregistrés; elle les raconte à son tour, chronologiquement il va sans dire. Avec le recul du temps, tous les pionniers ne finissent-ils pas par se ressembler, toutes les mères, tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles? Parmi les ombres qui habitent leur mémoire, les témoins du passé distinguent seulement les mouvements essentiels: naître, grandir, se battre, s'aimer ou se haïr, vivre, mourir, survivre. Et tout le reste est littérature.

Cette simplification ne fait pas de *Entre l'aube et le jour* un livre moins bien réussi que *la Quête d'Alexandre*<sup>4</sup>. En racontant sobrement les gestes quotidiens de ses modestes héros, la narratrice les a dépouillés de tout artifice. Ils sont ce qu'ils sont. Ils vont où ils vont. Hélène Brodeur les laisse aller à leur guise. Elle les écoute, les observe d'un air un peu détaché comme quelqu'un qui voit plus

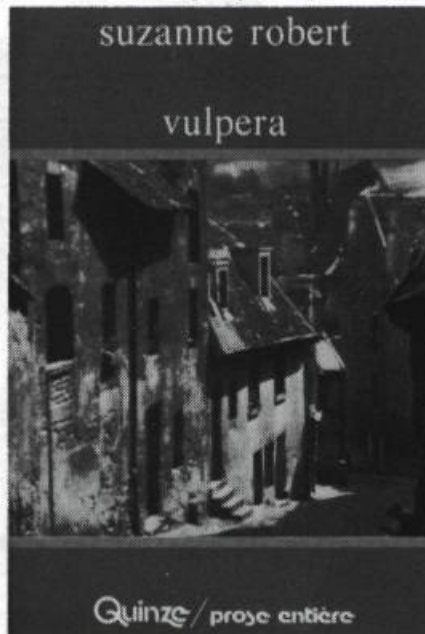
loin. Pourquoi s'affolerait-elle ou prendrait-elle au tragique toutes ces maladies, cette pauvreté, toutes ces morts elles-mêmes, quand elle sait si bien que nous nous mourons tous nous aussi tant que nous sommes! À travers ces pages, l'on sent pourtant l'émotion qui affleure, une émotion discrète qui sait s'envelopper d'humour.

Un travail méthodique, une ferveur contenue, presque pudique, et la distance qu'Hélène Brodeur sait prendre vis-à-vis de son propre récit assurent à l'écrivain la ténacité et la confiance dont elle a besoin pour mener à bien son projet initial. Ses lecteurs savent qu'ils peuvent compter sur elle; ils attendent déjà le troisième volume des *Chroniques du Nouvel Ontario*.

### Vulpera

L'univers romanesque de Suzanne Robert est étrange. Il a bien peu à voir en réalité avec les lieux quotidiens. Le lecteur se sent d'abord dépaysé au milieu de ces cercles magiques que les mots engendrent à mesure qu'ils apparaissent sur la page blanche, se liant et se déliant, poursuivant leurs ombres ou leurs doubles, se laissant séduire par leurs propres charmes, reprenant tout à coup un élan qui allait se perdre. Mots-fétiches, mots-tremplins, mots-vertiges qui créent eux-mêmes leur espace. Mots-miroirs aussi, luisants, glacés qui «donnent à voir» les images de leur propre absence et de leurs propres manques.

*Vulpera*<sup>6</sup> est le troisième roman de Suzanne Robert qui, à l'écart des modes et des courants actuels, poursuit dans l'écriture une recherche lucide et ambiguë. Nul créateur pourtant n'est sans attache. La prose de l'auteur de *la Dame morte*<sup>7</sup> et des *Trois Soeurs de personne*<sup>8</sup> rappelle, toutes proportions gardées, celle de *Nadja*, des *Champs magnétiques* et de *l'Amour fou*. À l'instar d'André Breton, Suzanne Robert fait du désir le noeud et le ferment de son univers, ce désir en lequel elle découvre «une espèce de dieu avec une couronne et des colliers» et qui «a juste un oeil». D'où l'importance pour Marthe Wergeland, le personnage central de *Vulpera*, des objets insolites, ceux que Breton cherchait au marché aux puces et qu'elle poursuit et débusque chez les antiquaires ou dans les boutiques de raretés: un singe de corail, un milan rouge, un bougeoir fait d'un cylindre de bronze



à base triangulaire. Tous objets rares, porteurs, comme les objets surréalistes, d'une charge érotique qui devrait appeler, provoquer ou déclencher le désir dont ils contiennent peut-être la promesse explosive.

Les personnages de *Vulpera* n'ont rien d'attachant, au sens où l'on entend ce mot dans la vie courante. Suzanne Robert ne s'attarde pas à les décrire. Ils sont tout au plus des images à deux dimensions, comme celles qu'on peut apercevoir sur un écran cathodique, des voix monocordes et un peu lentes qui se déroulent sur le ruban d'une cassette.

À l'instar de Marthe Wergeland, il faut ressentir de la curiosité pour L. Meredith, la femme de Charles-Werner Meredith, et pour Charles-Werner Meredith, si l'on veut lire ce roman avec quelque intérêt. Non pas que ce soit là un roman hermétique. Au contraire. Seuls ici les lieux, les paysages et les noms des personnages sont exotiques. Les forces qui lient ces lieux, ces paysages, ces objets et ces «héros» ou qui les maintiennent à distance les uns des autres, ne sont pas des forces occultes: elles ont noms avidité, désir, indifférence, froideur, jalousie, soif de vengeance. Sont-elles difficiles à cerner, voire à définir? Tout l'appareil mis en place par Marthe Wergeland, qui cherche à comprendre la supposée énigmatique L. Meredith, l'épouse de son ancien amant, tendrait à le faire croire. Mais, à chaque page, ces tensions sont dénoncées, analysées, expliquées, dans des mots presque identiques: «Le désir parfois ne rend pas clairvoyant parce qu'il y a l'espoir» (p. 23); «Le désir est lucide, c'est l'espérance qui aveugle.» (34.).



Suzanne Robert

Aussi l'émotion semble-t-elle absente de ce roman qui, plutôt qu'un chant du désir, se présente comme une *apologie* de l'insatisfaction du désir. Rien d'ailleurs n'est vu ou entendu directement. Aux témoins qu'elle choisit, Lothar Grey et tous les autres avant lui, de même qu'aux lecteurs de Suzanne Robert, Marthe Wergeland lit des passages de lettres, fait écouter des rubans; elle attend d'eux, non pas l'émotion partagée ni la complicité, mais le reflet de ses propres interrogations seulement, de ses propres déceptions, tandis qu'elle prépare de nouveaux documents audiovisuels qui lui serviront à tenter de troubler l'impassibilité, l'indifférence passionnée ou la passion indifférente de sa rivale.

L'importance accordée aux symboles, qu'il s'agisse d'objets choisis entre mille, de villes bâties sur commande, de personnages aux infirmités analogues (présence des aveugles et des borgnes), la

répétition, au long des années, des mêmes scénarios, les affinités de passions entre les personnages, tout cela, pris en charge par l'écriture classico-surréaliste de Suzanne Robert, aurait pu créer une sorte de puissance incantatoire et, à défaut de provoquer l'émotion du cœur et des sens, charmer et séduire les esprits. Quelque chose, qui ressemble à l'esprit de système, empêche l'intelligence du lecteur d'adhérer librement à cet univers de jeux dirigés et trop bien organisés. □

1. J.-P. Sartre, «Qu'est-ce que la littérature?», *Situations*, II, Paris, Gallimard, 1948, p. 70-71.
2. Hélène Brodeur, *Chroniques du Nouvel Ontario: La Quête d'Alexandre*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1981, 285 p.
3. Hélène Brodeur, *Alexandre; A Saga of Northern Ontario*, Book I, Winnipeg (Manitoba), Watson and Dwyer Publ. Lim., 1983, 254 p.
4. Hélène Brodeur, *Entre l'aube et le jour. Chroniques du Nouvel Ontario*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1983, 200 p.
5. Voir «Ce feu qui couve...» *Lettres québécoises*, no 24 (hiver 81-82): 19-21.
6. Suzanne Robert, *Vulpera*, coll. «Prose entière», Montréal, Quinze, 1983, 123 p.
7. Suzanne Robert, *La Dame morte*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 115 p.
8. Suzanne Robert, *Les Trois Soeurs de personne*, Montréal, les Quinze, éditeur, 1980.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

### *Lettres québécoises* ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

*Lettres québécoises*,  
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,  
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

### ABONNEMENT

Nom .....

Adresse .....

.....

à commencer avec le numéro .....

Canada	\$ 8.00
France	60FF
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00